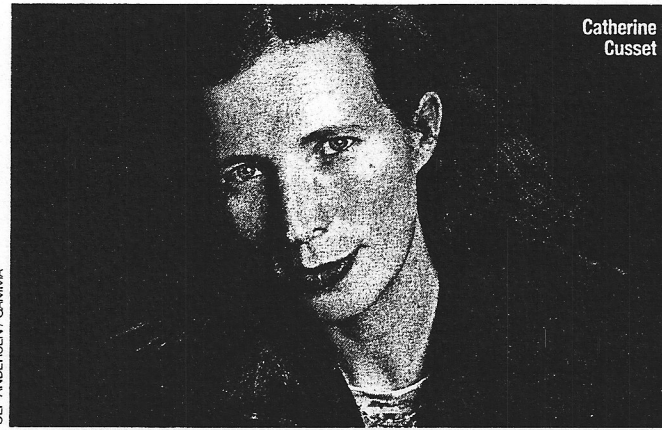


La Haine de la famille

Catherine Cusset.
Ed. Gallimard, 105 F.

« Un milieu où le minimum de plaisir et le maximum de gêne font ménage ensemble » : c'est que ainsi Paul Valéry voyait la famille. Cioran, lui, devant la perspective d'en fonder une, avait des sueurs froides : « Je crois qu'il m'aurait été plus facile de fonder un empire ». La famille, ce nœud de vipères, est le sujet du sixième livre de Catherine Cusset, née en 1963, agrégée de Lettres, spécialiste de Sade et auteur de romans réputés lestes (dont *Le Problème avec Jane*, prix des lectrices de *Elle* 2000). Fidèle à son image d'ingénue perverse, elle plonge les deux mains dans le panier de crabes, au risque de se faire pincer.

Côté cour, les Tudec sont des bourgeois cultivés, aisés, convenables, bien-pensants. Côté jardin, ça barde. Le père, Philippe, cache derrière une façade de gentleman un tempérament jaloux, coléreux et maniaco-dépressif ; en phase maniaque, il distribue à la cantonade des « fais pas chier bordel » qui le trahissent et font dire à sa fille Marie, alias Catherine Cusset, vraie peste, que « sous la peau du tigre qui rugit, il y a un chiot très doux, assoiffé de caresses ». A côté



Catherine Cusset

ULF ANDERSEN / GANIMA

de ce père fragile, « cinquième enfant » de la tribu, il y a la mère, Elvire, juge, croulant sous les dossiers, qui dissimule sous des airs soumis une ambition forcenée pour ses enfants, qu'elle transforme en bêtes à concours. Lunatique, théâtrale, armée d'innombrables radios pour couvrir les rages de son époux, elle clame sa haine de la famille alors même qu'elle en est « l'esprit, le principe d'énergie, le sel et le pivot ». Quant aux quatre enfants, brillants – trois normaux sur quatre –, ils ne tardent pas, de mariages en divorces, à saccager le bel ordre social auquel leurs parents les ont pliés, sans l'avoir toutefois, à bien y regarder, observé eux-mêmes... Ces enfants, deux filles et deux garçons, sont les plaques chauffantes de la marmite familiale, les principaux ingrédients de ce potage à base de chicanes domestiques, de non-dits, d'in-

vectives bien senties, de jalousies, de désirs rentrés et de querelles de préséance. On nage dans la purée Mousline, le torchon et le complot. Théâtre des odieuses préférences (le troisième enfant : enfin un fils !), des petites trahisons et des fourberies dont les frères et sœurs sont friands, le foyer des Tudec ressemble, en fait, à tous les foyers. Mauriac, qui s'y connaissait en la matière, mettait les pieds dans le plat : « Quand on songe à la quantité de ménages où des êtres s'exaspèrent, se dégoûtent autour du même lavabo, sous la même couverture, c'est extraordinaire comme on divorce peu. »

Entre le grand déballage et le ménage de printemps, à moins qu'elle n'en profite pour tenter son auto-analyse ou piquer une tardive crise d'adolescence, Catherine Cusset gratte le vernis social, déchire le tissu familial, inspecte les misérables « petits tas de secrets » sans faire de cadeaux aux membres de cette famille adorée autant qu'abhorrée : la sienne. Rien ne lui échappe : la constipation de sa mère, les renvois gastriques de sa sœur, les aspirateurs bouchés et les serviettes de bain qui traînent. La nuit de noces ratée de ses géniteurs, l'incontinence de sa grand-mère, les circonstances mêmes de sa conception : elle fourre son nez partout. Ce

pourrait être émétique, si ce n'était aussi juste, drôle, féroce. Et si l'auteur, derrière le froid d'un Fritz Zorn auscultant le terreau socioculturel propice au cancer qui le tua, ne mettait, sous la minutie du diagnostic, une tendresse pour les siens d'autant plus sensible qu'elle ne s'y appesantit pas. Sans faire de phrases ni de commentaires, elle se borne à décrire le marigot de la cellule originelle dont elle est issue, dans l'espoir de départager – quête ardue – ce qui en elle relève des gènes, du caractère et de l'influence parentale. Moi, ça et surmoi... Joli fouillis qu'il faut avoir un certain courage pour trier, surtout si l'on songe que cette autobiographie à demi déguisée, les principaux intéressés vont la lire, et s'y reconnaître. Mais qui ne se reconnaîtrait pas dans l'obscur entrelacement des alliances, des chantages affectifs, des reports de culpabilité, des élans contradictoires et des exaspérations qui trace le labyrinthe libidinal de toute famille ? Plongée dans le grand nuancier des sentiments, consciente de leur ambivalence, elle navigue à l'aise entre l'ironie et la complicité, le victrol et la crème dessert, l'amour et le rejet.

Les pages les plus fortes sont consacrées à la mère, autoritaire et câline, aimante et ambiguë, « sujette à l'angoisse qui transforme les mères en pires ennemies de leurs filles, parce qu'elles les haïssent de tenter l'aventure qu'elles n'ont pas pu risquer ». Puissant portrait, aussi, de la grand-mère maternelle, juive, sauvée *in extremis* de la déportation, inflexible, volcanique, en laquelle l'auteur semble se retrouver, racines et aspirations confondues, s'apprécier même, se comprendre enfin. Familles, je vous aime ?

Vincent Landel